3e Année — No 1 20 centimes le numéro 5 Janvier 1897

LE PROGRÈS SPIRITE

Rédacteur en Chef
A. LAURENT DE FAGET

« Hors la Charité point de salut! »

« Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. » ALLAN KARDEC

« La première chose que je t'enseigne c'est que tu mettes ton cœur à aimer Dieu... de sorte qu'il soit honoré par toi, et que toi et moi nous puissions, après cette vie mortelle, être ensemble avec lui. » ST LOUIS

« Je suis convaincu que ma mère reviendra me visiter et me donner des conseils en me révélant ce qui nous attend dans la vie future. » ST AUGUSTIN

« ... Ayez donc la foi dans tout ce qu'elle a de beau et de bon, dans sa pureté, dans son raisonnement. N'admettez pas la foi sans contrôle, fille aveugle de l'aveuglement. Aimez Dieu, mais sachez pourquoi vous l'aimez; croyez en ses promesses mais sachez pourquoi vous y croyez; suivez nos conseils mais rendez-vous compte du but que nous vous montrons et des moyens que nous vous apportons pour l'atteindre. Croyez et espérez sans jamais faiblir. »

(L'Evangile selon le Spiritisme. Chapitre XIX, page 290.)

SOMMAIRE

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an
Etranger 6 fr. par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION, 1, Rue Oberkampf, PARIS

3e Année. — N° 1 5 Janvier 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

SCIENCES OCCULTES — PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Le Journal paraît du 1er au 5 et du 15 au 20 de chaque mois

A nos Lecteurs

Nous voici à l'époque de l'année où se traduisent les sentiments affectueux, où s'expriment les pensées fraternelles. Il semble que, pour un moment, les passions humaines aient fait silence et qu'autour de nous voltige l'essaim des jolis rêves.

Nous voulons oublier les querelles des peuples et des rois, les horreurs commises au nom d'une civilisation impitoyable, qui s'impose souvent par la violence et par le crime ; nous voulons oublier les atrocités particulières que nous signalent presque quotidiennement les journaux, comme pour nous prouver que l'individu n'est pas supérieur à la société dans laquelle il vit.

Nons essayons de ne plus croire à la méchanceté humaine, au mal social, et nous nous tournons, déjà plus heureux, vers l'année qui commence, avec l'espoir qu'elle favorisera enfin nos vœux ardents pour le bonheur de l'humanité.

Il est si bon d'échapper — ne fût-ce que pour un moment — à l'atmosphère viciée et lourde où nous respirons, et de vivre, par la pensée et par le cœur, dans un air plus pur, dans un milieu plus doux, où l'amitié s'épanche, où la fraternité n'est plus un vain mot.

Sois donc béni, ô premier jour de l'an, rempli de promesses, toi qui apportes des sucreries et des jouets à nos bébés souriants, toi qui sèmes, de famille en famille, les affectueux sourires et les tendres baisers, nos bonbons à nous.

***

Que faudrait-il pour que la fraternité humaine, ce sentiment de convention, devînt une réalité et ne s'affirmât pas seulement sur nos cartes de visite ?

Peu de chose, en vérité.

Il suffirait que chaque homme fût assez intelligent pour comprendre que, de l'amour répandu sur tous, c'est du bonheur qui revient à chacun.

Il faut savoir aimer, même par égoïsme.

Les spirites, qui se croient à juste titre en possession de vérités morales supérieures, doivent les premiers mettre d'accord leurs actes avec leurs principes, leur cœur avec leur raison, et tendre une main secourable à tout homme qui souffre. Ils doivent être les partisans résolus de l'*Amour universel*, ce grand et beau rêve que nous réaliserons quelque jour, si j'en crois notre ami AMO, qui, pour l'année 1900, jette les bases d'un *Congrès de l'Humanité*.

Et, au vrai, n'est-il pas temps enfin de fermer l'oreille aux insinuations de l'envie, aux imprécations de la haine ? Ne devons-nous pas travailler — travailler tous sans relâche — au perfectionnement individuel et social ? Sommes-nous, oui ou non, des

âmes marquées pour le progrès? Voulons-nous le bien de nos frères en humanité? Voulons-nous faire cesser à tout jamais, dans les nations, les tyrannies royales ou populaires, les discordes intestines, les guerres étrangères? Voulons-nous emporter, dans un élan de générosité et d'amour, les barrières qui s'élèvent encore entre les hommes, entre les classes, entre les peuples?

Que tardons-nous, et pourquoi ces indécisions, quand il s'agit de notre bonheur à tous?

Le cœur de l'homme est pétri d'égoïsme, je le sais. Mais la Providence, qui veille aux intérêts supérieurs de l'humanité, saura bien nous tracer la route où il faut que nous nous engagions. J'ai confiance, et tous les spirites doivent avoir confiance en cette direction occulte des évènements humains, qui n'est invisible qu'aux yeux fermés par l'orgueil.

Et c'est pourquoi nous nous permettons de dire:

Depuis quelques années, on nous montre trop peut-être le spiritisme comme une science, et pas assez comme un enseignement moral.

Le spiritisme est une science, certes! mais il est la science de l'âme: c'est dire qu'il ne saurait se borner à l'enregistrement pur et simple des phénomènes auxquels il donne naissance. Sa mission est plus belle, plus haute. Il est appelé — c'est notre conviction — à remplacer un jour les religions et à constituer le vrai culte de Dieu, non par des formes puériles, mais par des vérités pratiquées. Il doit combler le vide qui existe entre la terre et le ciel, et prouver qu'il ne manque pas un anneau à la chaîne de la création. Il peuple l'espace d'esprits à tous les degrés, qui continuent la tâche de leur perfectionnement, en attendant de reprendre un corps nouveau, sur notre terre ou dans d'autres.

Par la pluralité des existences, il explique la justice de Dieu et donne à l'homme la force nécessaire pour affronter et vaincre les épreuves d'ici-bas.

Oh! sa mission est grande. A l'humanité vieillie dans l'erreur, esclave de ses passions, il vient enseigner le devoir, l'amour du vrai et du beau. Il vient repousser les sollicitations exagérées des sens et faire plus de place à l'âme humaine, presque étouffée sous la domination de la matière. A travers les brumes, les orages de ce monde, il nous conduit vers le port assuré, le refuge inexpugnable que ne viendront plus battre les flots de la mer irritée.

Le spiritisme est une science, oui certes! mais il est aussi une philosophie, une religion supérieure qui, basée sur le fait, satisfait la raison autant que le cœur.

* * *

Que d'autres enseignent donc exclusivement, s'ils le croient bon, la science spirite, s'emparant du fait brutal sans en faire découler aucun enseignement pour l'âme. Notre but est tout différent. Nous voulons dire aux hommes la poésie de l'espace, le chant qui vibre au cœur des Esprits désincarnés: nous voulons aussi placer la conscience humaine en face de ses devoirs et de ses droits. Froide science, nous te respectons, mais nous ne t'aimons guère quand tu t'isoles de la foi et de l'amour. Où sont les plaies morales que tu as fermées? A qui as-tu rendu l'espoir en l'autre vie, la confiance en Dieu, l'amour de ses semblables, les résolutions viriles et saines qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et l'habituent à marcher résolument et prudemment dans les rudes et difficiles sentiers de la vie?

Nous nous appuyons sur toi, évidemment, car tu es l'assise matérielle de nos convictions et de nos espérances. Mais tes constatations ne suffisent pas à l'âme humaine. Il lui faut la foi en un Dieu juste et bon, qui mesure les épreuves à nos forces et nous ouvre un avenir bienheureux. Il lui faut la certitude de revivre et d'échapper, un jour, aux obsessions de la matière, pour devenir un être lumineux et pur. Il lui faut l'amour, ce levier puissant qui soulève des mondes d'incertitudes et d'épreuves, pour nous faire entrevoir les clartés rayonnantes de l'au-delà.

Bien loin de déclarer, comme quelques-uns de nos confrères, que nous ne voulons

accepter, en dehors du fait spirite lui-même, aucun enseignement préconçu, nous sommes heureux de rendre ici un nouvel hommage à la doctrine présentée par Allan Kardec au nom de ses guides de l'espace. Elle est, d'ailleurs, entièrement basée sur les faits parvenus à la connaissance de notre grand initiateur, et les pensées qu'elle exprime sont l'œuvre des Esprits autant et plus que celle d'Allan Kardec lui-même. C'est un plan magistral qui se déroule sous la plume de l'illustre écrivain, et nous ne connaissons aucun ouvrage en ce genre qui puisse être comparé aux cinq volumes fondamentaux de la doctrine spirite. On nous accusera de vouloir créer un nouveau fétichisme. Que nous importe ! Nous savons que nous sommes des esprits libres, attirés par la raison et animés par la foi. Nous laisserons dire et nous croirons agir pour le plus grand bien de l'humanité en propageant de plus en plus les doctrines qui, depuis plus de quarante ans, ont donné à notre pauvre humanité le seul espoir qu'elle ait conservé au milieu de ses ruines et de ses douleurs.

Et voilà pourquoi, chers lecteurs, nous vous offrons le *Progrès spirite*, non pas changé dans sa ligne philosophique, mais la suivant en quelque sorte de plus près. Nous avons vécu, expérimenté bien des systèmes qui se déclaraient triomphants et au fond desquels nous n'avons trouvé, le plus souvent, à côté de quelques parcelles de vérité, que la trace fastidieuse de la vanité humaine.

Seule, l'œuvre du maître nous est apparue comme formant le faisceau rayonnant des vérités enseignées par les êtres d'outre-tombe. Que l'avenir y ajoute quelques vérités nouvelles, nous l'admettons volontiers; mais toujours prêts à accepter la lumière, de quelque côté qu'elle nous vienne, nous voulons profiter des admirables leçons du passé.

Nous espérons, chers lecteurs, que vous approuverez notre exposé de principes et que vous nous seconderez de tout votre pouvoir dans notre œuvre de propagande spirite, que nous voulons rendre plus active que jamais.

A. Laurent de Faget.

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

(Suite) (*)

Questionnaire développé

1 Me suis-je procuré quelque jouissance aux dépens d'autrui ou dont quelqu'un ait eu à souffrir ?

2 Ai-je, volontairement ou involontairement, fait tort à quelqu'un ? Ai-je négligé de réparer le tort que j'ai pu faire à autrui ?

3 Ai-je refusé d'assister un de mes semblables ou de lui rendre service, parce qu'il ne partageait pas mes opinions ou mes croyances ? (*Evang. selon le Spiritisme*, chap. XIII, n° 20).

4 Ai-je fait le bien en vue de mon avantage personnel, et quand je l'ai fait, ai-je calculé ce qui m'en reviendrait ?

5 Ai-je fait le bien par ostentation ? Ai-je cherché les applaudissements pour le bien que j'ai fait ?

Me suis-je vanté des services que j'ai rendus? (*Evang.* ch. XIII, n°s 1 et suivant).

6 Quand j'ai rendu service à quelqu'un, l'ai-je fait en ménageant sa susceptibilité et son amour-propre ?

Ai-je cherché à humilier ceux que j'ai pu obliger ? Ai-je reproché à quelqu'un le bien que je lui ai fait ?

7 Me suis-je rebuté de faire le bien par l'ingratitude dont j'ai été payé? (*Evang.* ch. XIII, n° 19).

8 Ai-je donné quelque chose qui ait été une privation pour moi ? Me suis-je fait un mérite de ce que j'ai donné sans privation pour moi, ou de la privation que je m'imposais ? (*Evang.* ch. XIII, n°s 5-6).

9 Ai-je agi avec lésinerie et avarice alors que j'étais à même de le faire grandement et généreusement ?

10 Ai-je manqué d'indulgence pour les fautes d'autrui ?

11 Ai-je été plus rigide pour les autres que pour moi-même ? Ai-je cherché les fautes des autres avant de chercher les miennes ? Ai-je reproché aux autres ce dont je suis moi-même coupable ?

(*) Voir notre numéro du 15 décembre.

12 Ai-je fait ressortir et mis en évidence les défauts d'autrui, au lieu de les dissimuler ou de les atténuer ? (*Evang.* chap. x, n[os] de 9 à 13).

13 Ai-je pardonné les offenses comme je voudrais qu'on me pardonnât les miennes ? L'ai-je fait sans réticence et sans arrière-pensée ? (*Evang.*, ch. x).

14 Ai-je conservé des sentiments de haine, de rancune ou d'animosité contre quelqu'un ? S'il plaisait à Dieu de me retirer aujourd'hui d'ici-bas, pourrais-je me dire que je n'emporte aucun ressentiment ? (*Evang.* ch. x, n[os] 5-6).

15 Ai-je conçu un désir de vengeance contre quelqu'un ? Ai-je exercé une vengeance ?

16 Ai-je souhaité du bien ou du mal à ceux dont j'ai à me plaindre ? Me suis-je affligé ou réjoui du bien arrivé à mes ennemis ? Ai-je souhaité la mort de mes ennemis ?

17 Me suis-je souvenu du mal plutôt que du bien qu'on m'a fait ?

18 Dans telle circonstance, ai-je rendu le bien pour le mal, le mal pour le mal, ou le mal pour le bien ?

19 Si je n'ai pas fait le mal dans telle circonstance, est-ce par ma volonté, ou parce que l'occasion m'a manqué ? Ai-je étouffé la voix de ma conscience quand elle me disait que ce que j'allais faire était mal ?

20 Me suis-je laissé dominer par la vanité et l'amour-propre ? Ai-je recherché ce qui pouvait flatter mon orgueil et ma vanité ? (*Evang.*, ch. VII, n[os] de 3 à 6, 11, 12, 13).

21 Ai-je tiré vanité des biens qui m'ont été accordés ; de ma fortune, de mes avantages physiques, de mon intelligence et de mon savoir ? Ai-je cherché à faire parade de mes avantages personnels, à les faire valoir aux dépens d'autrui, à humilier quelqu'un par la comparaison ?

22 Me suis-je guidé, dans mes actions, par la crainte de l'opinion plutôt que par ma conscience ?

23 Me suis-je blessé, froissé, formalisé des avis qui m'ont été donnés, des critiques qui ont été faites de mes idées, de mes opinions et de mes productions ? Ai-je conçu de l'animosité contre ceux qui ne m'approuvaient pas ?

ALLAN KARDEC.

(*A suivre*)

VISION PROPHÉTIQUE EN SONGE

Le docteur Catalini, médecin très distingué de Fermo et grand adepte du magnétisme, expose le fait suivant de prévision magnétique dans un de ses ouvrages de pathologie dont parle le journal *Arcadico* de Rome, février 1830.

La comtesse Marguerite Vinci de Fermo, âgée de trente ans et très sensible à l'action magnétique, causant amicalement, le 25 mars 1825, avec la comtesse Valenza Montani, qu'elle recevait souvent chez elle, lui raconta qu'elle avait fait la nuit un rêve si mauvais et si étrange, qu'elle osait à peine le confier à son amitié. Voici quel était ce rêve :

La comtesse Vinci se voyait dans son lit, dormant du sommeil le plus profond et le plus calme, quand elle fut réveillée par une violente secousse et vit sur elle un assassin, l'œil ardent de fureur et le poignard levé, qui la saisissait par les cheveux et lui tranchait la gorge : la malheureuse put à peine voir son visage mais reconnut, en celui qui la frappait, son propre valet de chambre, qui, depuis plusieurs années, la servait avec fidélité et dévouement. A ce moment, frappée de terreur, elle se réveilla, toute baignée d'une sueur froide ; en racontant cela à son amie, elle ajouta : je ne pouvais pas faire un rêve plus affreux et plus hors de propos, je ne l'ai raconté ni ne le raconterai à aucune personne de mon entourage, car ils en seraient attristés, surtout mon fidèle et vraiment bon valet de chambre.

Après ce récit, on passa à d'autres sujets de conversation.

Or, les journaux de l'époque, retrouvés par le périodique Arcadico, contenaient

exactement, six mois plus tard, le récit du terrible assassinat commis dans la nuit du 25 septembre 1825, sur la personne de la comtesse Marguerite Vinci, par une main restée inconnue. Aussitôt après la catastrophe, la comtesse Valenza Montani fit appeler son médecin, qui était justement le Dr Catalini, et lui raconta la confidence que sa malheureuse amie lui avait faite, six mois auparavant, de son rêve, et lui demanda si cela pourrait servir de base à une information judiciaire.

Le docteur Catalini répondit affirmativement et se chargea du soin de la découverte de l'assassin : il dénonça le fait au magistrat chargé de l'instruction et, entre temps, fit lancer à l'improviste un ordre d'arrestation et de perquisition contre le valet de chambre, Joseph Brunelli. Le scélérat, qui était réellement le coupable, sûr de son impunité, restait au service de la famille comme si rien n'était arrivé. Frappé à l'improviste comme d'un coup de foudre, il resta écrasé sous le poids de son crime : on constata un grand vol de bijoux pour une valeur de cent mille écus romains, bijoux enlevés d'un coffre-fort dont il connaissait la place exacte, et dans le cours de la perquisition on les retrouva chez lui. Il fit des aveux complets et dit qu'il méditait le coup depuis déjà trois ans : il fut pleinement convaincu et condamné à mort par le tribunal de Fermo. Son exécution eut lieu le 25 février 1826.

De la *Gazette scientifique magnétique* de Bologne. (*Vessillo Spiritista*, novembre 1896).

MÉTAPHYSIQUE

4

Ce grand principe, *rien ne vient de rien*, est aussi vrai que deux et deux font quatre.

VOLTAIRE.

Si les athées ont plusieurs systèmes pour expliquer la création, les déistes n'en ont pas moins qu'eux.

Faut-il s'occuper de ceux qui veulent que le monde ne soit qu'un rêve de Dieu ; ou bien que Dieu ayant pour attributs l'étendue et l'intelligence, les corps ne soient que des modes de l'étendue, et les esprits que des modes de l'intelligence ? Je ne le crois pas. Dans ces deux systèmes, l'existence du monde et la nôtre sont également niées ; car les créations d'un rêve ne sont pas des êtres réels ; et les attributs et les modes n'étant que des abstractions, dire que quelqu'un ou quelque chose est un mode d'un attribut, c'est affirmer deux fois sa non existence. Or, notre existence et celle du monde sont des évidences ; et aucun raisonnement, quelque subtil qu'il soit, ne pourra nous en faire douter.

Le système qui, du moins dans notre Occident, compte le plus grand nombre de partisans, est celui dans lequel Dieu est considéré comme un être unique, éternel, omniscient, omnipotent, qui, par un simple acte de sa volonté, a fait sortir du néant tous les êtres, visibles et invisibles, que renferme l'univers.

En parlant de l'âme, j'ai établi son immortalité sur son éternité, parce qu'à mon avis, le néant étant la négation même de l'être, ne peut pas plus recevoir qu'il ne peut donner. Dès la plus haute antiquité, des sages ont dit : ***Rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien.*** Ce principe, qui me paraît de la plus exacte vérité, suffirait pour démontrer l'erreur de la doctrine de la création *ex nihilo* ; mais comme tant de grands esprits l'ont professée, admettons-la pour un instant, et voyons quelles en sont les conséquences.

Tous les penseurs sont d'accord pour reconnaître qu'on ne peut concevoir Dieu un seul instant inactif. Il a donc créé de toute éternité, et le monde est coéternel à Lui. Conséquences : il n'y a pas de premières créatures, ni de deuxièmes, ni de troisièmes ; et pourtant il y a des dernières, puisque la création continue toujours, et que, par exemple, à chaque enfant qui naît, une nouvelle âme est créée. La création est donc un bâton qui n'a qu'un bout. De plus, les créatures sont infinies, et pourtant augmentent toujours ! ce que j'ai démontré être absurde. A moins cependant

qu'on admette que Dieu fait rentrer dans le néant ce qu'il en a fait sortir. Et alors notre immortalité définitive est bien compromise. Et qu'on ne s'appuie pas, pour la garantir, sur la bonté divine, car depuis Job et avant lui, le nombre est grand de ceux qui ont maudit le jour de leur naissance, et qui aimeraient mieux ne pas continuer à vivre : dans le néant, il n'y a pas de souffrances.

Ecoutez plutôt notre grand poète Lamartine, dans sa septième méditation : Le Désespoir.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

Comme on le voit, ce système est impuissant à nous garantir d'une façon absolue notre immortalité. Mais il a un défaut au moins aussi grand : celui de ne pouvoir concilier la bonté de Dieu avec les maux qui accablent toutes les créatures sentantes. Car on aura beau dire que plus tard ces maux se changeront en joies, on répondra que ces joies sont hypothétiques, tandis que les maux sont réels ; que d'ailleurs, comme nous n'étions pas mal dans le néant, il eût mieux valu nous y laisser que de nous en faire sortir pour nous soumettre à des souffrances souvent atroces, alors même qu'elles ne seraient que temporaires.

Non, un système qui conduit à considérer Dieu comme un bourreau ne saurait être vrai.

Quant à l'existence de deux dieux également puissants, l'un bon et l'autre méchant, dont l'un serait occupé à construire et l'autre à détruire, ce manichéisme est tellement contraire à la raison éclairée qu'il ne compte probablement plus aujourd'hui beaucoup de partisans. D'ailleurs, s'il était possible, il suffirait au dieu bon de ne pas créer pour empêcher l'autre d'exercer sa méchanceté. Et c'est évidemment ce qu'il ferait.

Le système des deux principes ne me paraît pas plus acceptable que celui des deux dieux. Dans cette hypothèse, Dieu ne fait plus sortir le monde du néant ; il ne fait qu'en mettre en œuvre les éléments, éternels comme lui ; il n'est pas le créateur, mais seulement le formateur, l'ouvrier, l'architecte, le Demiurge, comme l'appelaient les platoniciens.

Outre qu'une telle conception, comme celle de la création *ex nihilo*, ne justifie pas Dieu de l'existence du mal, elle est, comme celle d'un dieu bon et d'un dieu mauvais, contraire à toute saine métaphysique. Il semble, en effet, impossible que deux ou plusieurs êtres soient éternels, et, par conséquent, nécessaires, sans qu'ils aient la plénitude, la perfection de l'être ; sans qu'ils se complètent ; sans qu'ils soient identiques, et se fondent, sans se confondre, pour n'en former qu'un seul. Ce sont les Elohim de la Bible qui deviennent Jéhova ; et, j'espère pouvoir le démontrer, les Archanges du *Livre des Esprits*, dont la réunion constitue Dieu.

Il y a plus ; s'il pouvait exister des êtres de nature absolument différente, comme Dieu, souveraine intelligence, et les éléments inconscients de la matière, ces êtres, non seulement ne pourraient pas agir les uns sur les autres, mais même n'arriveraient pas à se connaître, n'ayant aucun point de contact, aucun rapport entre eux. C'est ce que la Sagesse antique exprimait de la manière suivante : *Le même ne peut être connu que par le même*, ou : *Il n'y a pas d'action du dissemblable sur le dissemblable.*

Quel sera donc le système qui pourra nous expliquer la création de manière à satisfaire notre raison ?

A mon avis, ce sera le plus ancien de tous ; celui qui nous montre Dieu tirant le monde de lui-même ; se résignant à un mal passager pour en éviter un de pire ; ce sera le système contenu dans les Védas, et que les spirites, s'ils voulaient lire attentivement le *Livre des Esprits*, pourraient aussi y découvrir.

VALENTIN TOURNIER.

RÉPONSE A M. SIMONIN

AU SUJET DE LA DOCTRINE DE SWEDENBORG

A M. Laurent de Fagel, rédacteur en chef du Progrès Spirite.

Monsieur,

Voudriez-vous m'accorder l'hospitalité dans votre estimable journal le « Progrès Spirite » pour réfuter, avec preuves à l'appui, les critiques que vient d'y formuler dans le numéro du 1er novembre, notre frère Simonin?

Je ne voudrais pas à ce sujet ouvrir une polémique avec lui, mais je tiens, au nom de la justice, à remettre l'œuvre et la mémoire du grand voyant Swedenborg « qui fut le véritable précurseur du spiritisme moderne » dans toute sa vérité, que notre frère a présentée sous un aspect peu digne d'un spirite puisqu'il en a dénaturé le sens pour légitimer ses premières affirmations.

Je suis d'autant plus étonné du *procédé* employé par notre frère qu'il a eu personnellement à s'en plaindre ; lors de la publication de son traité de Psychologie, la *Revue Philosophique* de juin 1877, rendant compte, avec une pointe d'ironie, de son livre, M. Simonin répondit ainsi dans le *Matérialisme démasqué* : « M. A. B. a fait ici usage de ce moyen, trop connu de nos jours, de grouper des idées séparées et distinctes dans le livre et les pensées de l'auteur, et de les présenter avec une signification à laquelle la pensée de l'écrivain est restée étrangère... » Cela, à mon avis, aurait dû le rendre un peu plus circonspect à l'égard d'une des grandes lumières du spiritualisme et ne me mettrait pas dans la nécessité de lui dire des choses désagréables.

A la façon dont il traite Swedenborg, on serait tenté de croire qu'il a pu sonder avec son âme le monde spirituel, qu'étant voyant il a pu se convaincre *de visu* que Swedenborg n'est qu'un illuminé et que la raison de cet homme de science a sombré dans le mysticisme. Mais il n'en est rien : notre frère est un analyste qui a beaucoup d'érudition ; il a passé sa vie à compulser et à critiquer les œuvres produites par la pensée humaine; il a étudié en bas ce qu'il fallait chercher en haut : aussi son spiritualisme est-il entaché de la glu terrestre et voilà pourquoi, matérialiste sans s'en douter, jusqu'à ces dernières années, il a publié que le surnaturel n'existait pas et que les mots tels que : évocation, médium, esprits frappeurs, sciences occultes, (1) etc., sont vides de sens, qu'ils n'expriment rien et qu'il sera utile de rappeler dans les livres d'enseignement que *l'idée générale* qu'ils expriment n'existe pas. Il dit encore : « Voir de vrais savants tomber dans le spiritisme, se laisser aller à de telles aberrations. » (2)

Comment s'étonner après cela qu'il ait traité Allan Kardec, Hume, Davanpoore, de jongleurs et de faiseurs de dupes ?.. Du reste, il nie les expériences de Crookes et ne croit pas encore à la suggestion mentale, ni aux songes prophétiques, parce que ces phénomènes sont en contradiction avec les *lois psycho-physiques* qu'il a découvertes, comme si les lois mystérieuses de la nature, qui unissent l'âme et le corps, avaient à tenir compte de celles, restrictives, que nous pouvons confectionner sur elles en n'observant surtout que les effets, ou les causes secondes.

C'est aux essences mêmes de l'âme et de la pensée qu'il fallait s'adresser pour résoudre le problème psychologique, et notre frère ne croyait pas encore aux lumières des lucides ni à celles de nos médiums ; maintenant, Dieu soit loué, il a trouvé son chemin de Damas et sa conversion est complète : il est spirite. Mais alors, pourquoi, sans raison valable, vient-il attaquer Swedenborg ? Voilà bien des années qu'il suit les travaux de notre groupe ; il sait fort bien que nous sommes des Etudiants Swedenborgiens Libres, ne prenant des ouvrages du célèbre voyant que la partie qui traite du monde des esprits, parce que nous y trouvons la confirmation des communications que nous obtenons avec nos sujets. Mais il ne faudrait pas croire, parce que nous mettons de côté Swedenborg doctrinaire, que son exposé du sens secret de la Parole et de la science des correspondances ne soit une grande lumière et un grand arcane ! Tout au plus peut-on dire que ce n'est pas accessible aux personnes prévenues contre le Divin ou qui, par une disposition de leur intelligence, ne sont pas aptes à le comprendre. C'est probablement le cas de notre frère, car voici comment il entre en matière pour légitimer ses critiques :

(1) De la suggestion hypnotique. (p. 33)
(2) Suggestion hypnotique. (p. 31)

Il dit que Swedenborg, dans les paragraphes du n° 414 à 420, « prouve qu'il avait étudié l'astronomie et, au paragraphe n° 1, que vers les derniers temps de l'Eglise les étoiles tomberont du ciel. » Si Swedenborg avait dit cela en parlant de l'univers physique, c'eût été, en effet, la marque que sa raison aurait sombré ; mais non seulement ce rapprochement n'existe pas, mais à l'endroit où il est placé, il veut dire le contraire.

Le livre du Ciel et l'Enfer débute par cette phrase : « Lorsque, devant ses disciples, le Seigneur parle de la consommation du siècle, qui est le dernier temps de l'Église, il s'exprime ainsi : « Aussitôt après « l'affliction de ces jours-là, le soleil sera « obscurci et la lune ne donnera pas sa lu« mière, et les étoiles tomberont du ciel... »

« La plupart des hommes sont dans cette opinion que tout le monde physique doit périr, mais ceux qui croient ainsi ne connaissent point les arcanes qui sont cachés dans chaque expression de la parole, laquelle a un sens interne, qui laisse entendre, non les choses naturelles, mais les choses spirituelles. Par le soleil qui est obscurci est entendu l'amour ; par la lune, la foi ; par les étoiles, les connaissances du bien et du vrai. »

D'après cela, on peut voir que ces paroles signifient qu'à la fin de l'Eglise, quand il n'y aura plus ni l'Amour, ni la Foi, « le Seigneur ouvrira la Parole quant à son sens interne. » Dans son chapitre sur le soleil dans le ciel, « qui est Dieu », n° 119, il en complète l'idée : « Ces astres sont dits être noircis, perdre leur lumière et tomber du ciel, quand il n'y a plus ni amour, ni foi, ni connaissance du bien et du vrai. »

Il en est de même du paragraphe ayant trait à la Géhenne, au feu qui ne s'éteint point, etc., 570 ; ces paroles sont également de St Mathieu. Swedenborg les fait suivre immédiatement de ces mots : « Dans ces passages et dans plusieurs autres, par le feu est entendue la cupidité qui appartient à l'amour de soi et du monde, et par la fumée qui provient du feu, est entendu le faux d'après le mal. » Est-ce assez clair ?

Ainsi, les états d'âme créent les états de pensée qui ont vie, mouvement et forme, tenant l'âme sous leur dépendance objective, « comme cela a lieu dans le rêve ou le somnambulisme. » Suivant la qualité morale de nos sentiments, ces pensées rayonnent dans les clartés radieuses du divin ou se traînent dans les ténèbres inférieures des basses passions. Tout le Ciel et l'Enfer est là, Dieu en est le régulateur, le principe équilibrant. Cela paraît surprendre notre frère Simonin, qu'il y ait des esprits malheureux ou souffrants : il oublie que tout mal comporte sa peine ; tous les spirites le croient par expérience.

Swedenborg dit : « L'homme est libre dans ses affections » ; la liberté appartient à l'amour, c'est l'origine et la base de nos déterminations. — L'homme doit avoir la liberté pour être régénéré. — Dieu n'a pas implanté le sentiment du bien ou du mal dans l'homme ; s'il s'opposait au mal, il détruirait la liberté. Il ne fait que le tempérer lorsqu'il serait de nature à compromettre l'équilibre du bien, qui est le ciel, par opposition au mal, qui est l'enfer ; ces deux forces se continuent dans le monde spirituel, puisque les esprits emportent en quittant notre monde, leurs affections, bonnes ou mauvaises, qui persistent dans l'au delà, comme nous les subissons ici-bas, — c'est ainsi que l'on peut dire que les peines sont éternelles à nos yeux — (mais l'esprit vit en dehors du temps. *Swedenborg*, *167*), car ils perçoivent par là *un état infini* et non un temps infini.

(*A suivre*)

A. ALLAR.

Avis

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer aux prochains numéros plusieurs articles bibliographiques ou philosophiques, dont nous prions les auteurs de bien vouloir nous excuser.

Nous rappelons que les abonnements au « Progrès spirite » pour 1897, doivent être adressés, par mandat-poste, à M. Laurent de Faget, rue Oberkampf, 1, à Paris.

Le Gérant : A. BOYER.

PARIS. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.